

Petite anthologie du symbolisme liturgique

I. — L'EXPLICATION ALLÉGORIQUE

Puisque la liturgie est symbolique — évoquant et réalisant les « mystères » par des gestes et des choses sensibles — de nombreux auteurs du bas Moyen-Age crurent que tous les rites, pris un par un, pouvaient s'expliquer par des raisons symboliques. Mais ils ont confondu le symbole et l'allégorie. Alors que le symbole est global, simple, spontané, populaire, et que sa signification est perçue intuitivement, l'allégorie au contraire est analytique, artificielle, réservée à des esprits non seulement cultivés, mais alambiqués. Alors que le symbole est à la fois affectif et actif, l'allégorie s'adresse à la connaissance rationnelle et réflexive. Elle ne voit plus dans le détail des rites qu'un enchaînement de rébus théologiques et moralisateurs.

Un des représentants les plus typiques de cette tendance est Durand de Mende, dit « le Spéculateur » (1230-1296), dans son *Rational*¹ *des divins offices*, dont voici le chapitre consacré à la signification *Des pales et des corporaux* (IV, 29) :

Pendant que le prêtre se lave les mains, le diacre dispose sur l'autel la pale corporale², par laquelle les ministres et le peuple sont avertis de se garder purs de toute convoitise charnelle de ce monde, comme la pale a été purifiée de la couleur verte et de

1. *Rational* ne signifie pas, comme on pourrait le croire, « explication rationnelle », mais prend l'ornement mystérieux du grand-prêtre juif comme symbole de l'exégèse liturgique : c'est déjà tout un programme !

2. Au XIII^e siècle, l'usage ancien du corporal couvrant tout l'autel et se repliant sur les oblats n'est pas encore devenu aussi rare que de nos jours, et la distinction moderne entre pale et corporal n'est pas faite. Le symbolisme du linceul appliqué au corporal est très ancien : c'est même de là que vient le nom de corporal.

l'humidité naturelles au lin : la propreté du corporal signifie la pureté du peuple fidèle.

De cette pale, il est dit dans un canon : « Nous avons décidé d'un commun accord que nul ne devra célébrer le sacrifice de l'autel sur une étoffe de soie ou de couleur, mais sur une toile blanche³ consacrée par l'évêque, terrestre, c'est-à-dire engendrée par la terre, comme le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut enseveli dans un suaire de lin blanc », et comme le Christ prit une vraie chair passible et mortelle, du corps terrestre de la Vierge : selon l'institution du pape Sixte et d'Eusèbe, c'est donc de lin blanc et non teint qu'on fait les corporaux.

Par ailleurs, le corporal signifie l'intensité de la souffrance du Christ, ou bien le corps du Christ, car, de même que le lin acquiert sa blancheur par tout un travail et de nombreux batailles, de même la chair du Christ parvient à la gloire de la résurrection par un long combat.

Le corporal signifie aussi l'Église en tant que corps du Christ, qui est conduite à l'éclat de la vie éternelle par beaucoup de souffrances et de tribulations⁴.

En troisième lieu, il signifie le Christ lui-même. De même qu'on ne voit point le commencement ni la fin du corporal quand il est plié, de même sa divinité n'a pas de commencement et n'aura point de fin. Et de même que l'hostie est jointe au corporal et placée sur l'autel, de même la chair du Christ jointe à sa divinité est clouée à la croix.

Remarquez également qu'en certaines églises on étend sur toute la longueur de l'autel la pale corporale qui est sous le calice, de sorte qu'elle a quatre plis dans le sens de la longueur et trois dans celui de la largeur. Elle est ainsi étendue sur toute la longueur de l'autel parce que, selon certains, le linceul où fut enveloppé le corps du Christ fut trouvé ainsi disposé en long dans le sépulcre. Les quatre plis dans le sens de la longueur désignent les quatre vertus cardinales, à savoir la justice, la prudence, la tempérance et la force, qui répriment nos passions innées. Les trois plis en large figurent les trois vertus théologiques, à savoir la foi, l'espérance et la charité, qui nous unissent à Dieu.

Mais autre chose peut encore être symbolisé ici. Il y a deux pales appelées corporales, l'une que le diacre étend sur l'autel, l'autre qu'il pose pliée sur le calice⁵ : elles signifient les deux linges avec lesquels Joseph enveloppa le corps du Christ. Celle qu'on étend représente le linceul avec lequel on enveloppa le corps dans le tombeau : d'où son nom de corporal. Celle qu'on pose pliée sur le calice représente le suaire dont on enveloppa séparément la tête. Celle qui est étendue signifie la foi, celle qui est pliée l'intelligence; ce mystère, en effet, doit être cru et ne

3. *Mundus* signifie « propre », mais aussi « blanc »; c'est le cas ici.

4. *Pressuræ*, que nous traduisons par tribulations, évoque aussi la préparation du lin.

5. C'est celle que nous appelons aujourd'hui « pale ».

peut être compris, afin que là où la raison humaine n'a pas d'évidence, la foi acquière du mérite.

En second lieu, le corporal signifie l'abaissement du Christ dans sa Passion, le suaire sa souffrance.

En troisième lieu, le corporal signifie le linge dont le Christ était ceint, et le suaire sa souffrance dans les persécutions. En outre, la pale posée sur le calice en couvre la partie supérieure et non la totalité : cela donne à entendre que le suaire ne couvrait qu'une partie de la tête du Christ, selon la coutume juive.

Cependant certaines églises n'ont qu'un seul corporal⁶, parce qu'on lit dans l'Évangile que Joseph enveloppa le corps de Jésus dans un linceul propre. On ne dit pas dans des linceuls, et ceci pour signifier l'unité du mystère. C'est le suaire où fut enveloppé le corps du Christ qui est signifié.

Le corporal demeure sur l'autel jusqu'à ce qu'on ait communié et que le calice ait été enlevé, parce que le suaire et le linge restèrent dans le tombeau jusqu'à la résurrection. De plus, le corporal qui reste ainsi montre, à cause de sa blancheur, la pureté spirituelle que doit toujours avoir celui qui reçoit le corps du Seigneur.

Le pape Soter a défendu que les femmes consacrées ou moniales touchent aux objets sacrés, c'est-à-dire au calice, à la patène, aux nappes saintes ou au corporal. Mais elles peuvent confectionner les ornements de l'autel et des ministres, à l'exemple de Marie, qui fabriqua et tissa de tels ornements pour les mystères du tabernacle de l'alliance...

L'esprit « décadent » d'un HUYSMANS devait se complaire à ces jeux de concepts et d'images et, par un héritage inconscient du romantisme, y voir la clé de l'explication liturgique. Voici un extrait significatif de *La Cathédrale* (ch. v), où le point faible de l'interprétation allégorisante est facile à mettre à nu. Tout édifice a quatre mur, un toit et des fenêtres : pourquoi ces éléments de toute bâtisse auraient-ils, dans une église, une signification ésotérique ? Et pourtant, sous ces puérités et ces tarabiscotages, il y a un fond de vérité très important et vénérable. L'église de pierres n'est pas un simple abri pour la réunion des fidèles : elle est le symbole, le *sacramentum* de l'Église, bâtie de pierres vivantes que sont les baptisés. Et, sans analyser les composantes du ciment pour trouver à chacune une signification allégorique, il est bien permis, en catéchèse liturgique, de dire que le ciment de ces pierres vivantes est la charité ; comme il est non seulement permis, mais traditionnel de dire que le Christ est la pierre angulaire qui soutient tout l'édifice. Nous avons, pour ces interprétations symboliques, des bases scripturaires (Ps. cxvii, Actes, S. Pierre, S. Paul) alors que nous n'en avons

6. C'est encore actuellement le cas à Lyon et chez les Chartreux.

pas pour découvrir dans les quatre murailles les quatre évangélistes ou les quatre vertus cardinales.

Considérez maintenant l'église dans ses détails; son toit est le symbole de la charité qui couvre une multitude de péchés; ses ardoises, ses tuiles, sont les soldats et les chevaliers qui défendent le sanctuaire contre les païens parodiés par les orages; ses pierres, qui se joignent, diagnostiquent, d'après saint Nil, l'union des âmes et, selon le *Rational* de Durand de Mende, la foule des fidèles; les pierres les plus fortes manifestant les âmes les plus avancées dans la voie de la perfection qui empêchent leurs sœurs plus faibles, interprétées par les plus petites pierres, de glisser hors des murs et de tomber; mais pour Hugues de Saint-Victor, moine de l'abbaye de ce nom, au XII^e siècle, cet assemblage signifie plus simplement le mélange des laïques et des clercs.

D'autre part, ces moellons, de diverses tailles, sont liés par un ciment dont Durand de Mende va vous préciser le sens. Le ciment, dit-il, est composé de chaux, de sable et d'eau; la chaux, c'est la charité ardente et elle se marie par l'eau, qui est esprit, aux choses de la terre, au sable.

Et ces pierres ainsi agrégées, formant les quatre grandes murailles de la basilique, sont les quatre évangélistes, affirme Prudence de Troyes; d'après d'autres liturgistes, elles lapidifient les quatre vertus principales de la religion : la Justice, la Force, la Prudence et la Tempérance, déjà configurées par les quatre parois de la cité de Dieu dans l'Apocalypse.

Vous le voyez, chaque objet peut être pris dans une acception différente, mais rentrant dans une idée générale commune.

— Et les fenêtres? demanda Durtal.

— J'y arrive; elles sont l'emblème de nos sens, qui doivent être fermés aux vanités du monde et ouverts aux dons du ciel; elles sont, en outre, pourvues de vitres, livrant passage aux rayons du vrai soleil qui est Dieu; mais c'est encore Dom Villette qui a le plus nettement énoncé leur symbole :

Elles sont, suivant lui, les Écritures qui reçoivent la clarté du soleil et repoussent le vent, la neige, la grêle, similitudes des fausses doctrines et des hérésies.

Quant aux contreforts, ils feignent la force morale qui nous soutient contre la tentation et ils sont l'espérance qui ranime l'âme et qui la reconforte; d'autres y contemplant l'image des puissances temporelles appelées à défendre le pouvoir de l'Église; d'autres encore, s'occupant plus spécialement de ces arcs-boutants qui combattent l'écartement des voûtes, prétendent que ces trajectoires sont des bras éplorés, se rattachant dans le péril au salut de l'arche.

II. — LE RÉALISME EXCESSIF

A partir de la Renaissance, le développement d'une culture plus exclusivement rationnelle et plus sensible à l'histoire ne

peut manquer de provoquer une réaction contre tous les éléments impurs de l'exégèse liturgique médiévale. Comme il arrive souvent en pareil cas, cette réaction dépassa la juste mesure. L'œuvre la plus caractéristique de cette tendance, *l'Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Église* (1706-1713), par le clunisien Dom Claude de Vert, dessèche la liturgie dans sa sève essentielle en voulant la purifier de sa végétation parasitaire. Les explications du clunisien sont uniformément simples et claires, réservent leur préférence aux causes matérielles; elles évacuent trop souvent le sens profond des rites avec leur symbolisme et leur poésie :

La première partie de la messe regarde l'instruction, commune aux catéchumènes et aux fidèles, sans autre rapport, ce semble, à l'action du Sacrifice, considéré comme sacrifice, que celui d'y préparer en quelque sorte et d'y être liée par l'usage; à peu près comme l'on voit que cette première partie est aussi liée à l'office de tierces, de sextes ou de nones, dont elle se trouve régulièrement précédée (je parle ici de la messe solennelle), qu'elle tient à ces offices et y est immédiatement jointe, sans toutefois lui appartenir par nul endroit (Préface au tome I).

Et Dom de Vert ajoute que, si on lit les saintes Écritures dans cette première partie de la messe, c'est tout simplement pour profiter du rassemblement des fidèles : il ne semble pas soupçonner qu'il y ait un lien intrinsèque entre la nourriture de la foi par la parole de Dieu et le sacrifice eucharistique.

Il serait intéressant de déceler toutes les résonances apologétiques et idéologiques d'une telle attitude en face de la liturgie. Dans sa préface, de Vert attribue à son système d'explications simples et naturelles le privilège de rallier les protestants, rebelles aux interprétations allégoriques. Son historicisme n'est sans doute pas non plus sans lien avec le radicalisme hagiographique d'un Launoy, son contemporain, avec les tendances réformatrices et archéologisantes, en liturgie, qui ont souvent caractérisé le jansénisme et le gallicanisme. Tous ces mouvements, si divers, ont en commun le goût de la simplicité, de l'antiquité, l'horreur des surcharges.

On ne pourrait qu'approuver Dom de Vert de rechercher d'abord les origines historiques des rites, s'il n'avait toujours nié que, même dans leur inspiration primitive, ces rites pouvaient être symboliques, parce que, dans sa nature même et dans son origine, la liturgie est symbolique. Il lui a manqué de pousser son système à fond et, puisqu'il était historien, de mieux connaître l'histoire.

Trésorier de l'Ordre clunisien, il a profité de ses incessants voyages pour collationner d'innombrables coutumiers et rituels

locaux qui lui permirent d'ébaucher une liturgie comparative, mais qui se bornait à comparer des détails sans importance : de tous les passages de la messe où, dans tel chapitre ou tel monastère, on fait tel signe de croix ou telle inclination, il déduit que ces gestes ne sont que l'accompagnement automatique (nous parlerions aujourd'hui de réflexe conditionné) de telle parole, et n'ont donc point été volontairement institués pour une raison spirituelle. Outre que cette liaison des paroles aux gestes va contre sa thèse (c'est là justement du symbolisme, et on ne voit pas comment de tels gestes pourraient être utilitaires!), il y a autre chose dans la liturgie qu'une collection de gestes; et l'explication liturgique, sans exclure la cause immédiate et matérielle, doit, sans tomber dans l'allégorisme, faire appel à des raisons plus hautes.

III. — LA CONCILIATION DU SYMBOLE ET DE L'HISTOIRE

Le P. Le Brun, dans son *Explication littérale, historique et dogmatique des prières et des cérémonies de la messe* (1716-1726)⁷, a entrepris la réfutation de de Vert, et a trouvé le juste point entre un allégorisme gratuit et un littéralisme matériel. Sa préface, sévère pour le clunisien, est un merveilleux modèle de pénétration, d'équilibre entre le respect de l'histoire et le sens de la liturgie. En voici quelques extraits qui intéressent notre propos et qui commencent par une citation de de Vert lui-même :

Il y a plus de trente ans, dit-il, qu'ayant ouï dire à un homme de fort bon esprit, d'ailleurs très versé dans l'Antiquité, que les cierges n'étaient originairement dans l'Église que pour éclairer, cette idée me frappa, me mit sur les voies du sens naturel et historique des cérémonies, et je compris dans le moment qu'il fallait que toutes les autres pratiques de l'Église eussent de même leur cause primitive et physique, et leur raison d'institution. Je me mis donc sur cela à faire la recherche de ces causes et de ces raisons... J'ai tiré mes conséquences, formé mon sentiment, pris mon parti et dressé enfin mon système. Mauvais début. Tout homme qui commence par faire un système ne cherche et n'aperçoit presque plus que ce qui peut le favoriser.

Et pourquoi faire un système pour expliquer les cérémonies? Il y en a qui ont été introduites par nécessité, d'autres pour la commodité ou la bienséance, et un grand nombre pour des raisons mystérieuses. Elles ne peuvent donc pas être réduites à une même cause. Il a plu à M. de Vert de faire un système, parce qu'en

7. Le premier volume, avec la Préface, vient d'être réédité dans la coll. « Lex Orandi », n° 9.

commençant son ouvrage il a voulu qu'elles n'eussent toutes que des raisons physiques, de convenance ou de nécessité. Ce n'est pas après ses recherches qu'il a fait son système. Ce n'est qu'après l'avoir fait qu'il a cherché et imaginé de quoi l'autoriser. Dès qu'il eut entendu dire *que les cierges n'étaient originairement dans l'Église que pour éclairer*, son système fut fait généralement pour toutes les cérémonies. Il comprit dans le moment QU'IL FALAIT QUE TOUTES LES AUTRES PRATIQUES DE L'ÉGLISE EUSSENT DE MÊME LEURS CAUSES PRIMITIVES ET PHYSIQUES. Après ce système sitôt formé, toutes les lueurs ou les vraisemblances qui pourront le favoriser seront admises en quelque endroit qu'il les trouve; et tout ce qui paraîtra opposé, quelque ancien et quelque respectable qu'il soit, sera rejeté comme de mauvais goût.

C'est sur ce plan que M. de Vert a travaillé. Son premier soin aurait dû être d'examiner si ce qu'on lui avait dit de l'origine des cierges dans l'Église était bien vrai; si l'usage d'en allumer à la messe en plein jour vient de ce qu'originairement on disait la messe dans des lieux souterrains, et qu'ensuite par pure habitude on a continué d'en allumer, quoiqu'en plein jour, comme il le répète si souvent dans tous ses volumes. S'il avait commencé par cet examen, il aurait pu voir que la réflexion qui le *charma* était fautive; que les cierges ont été dès l'origine dans l'Église, ainsi qu'ils le sont à présent, tantôt pour éclairer simplement, tantôt pour marquer la joie qu'excitent les veilles des grandes fêtes, tantôt pour honorer les reliques des saints et la sépulture des fidèles; et qu'ils ont été allumés en plein jour, nullement par coutume, mais pour des raisons mystérieuses...

M. de Vert a donc commencé par s'égarer en *se mettant sur les voies*; sera-t-il plus heureux dans sa route? L'encens, selon lui, a d'abord été employé dans l'Église pour corriger les mauvaises odeurs; et l'on a donné des cierges allumés aux nouveaux baptisés pour s'éclairer en allant des fonts à l'autel. Ici il n'aurait pas fallu d'étude pour découvrir la fausseté de ses prétendues raisons physiques; un peu d'attention en aurait fait sentir le ridicule. En effet, si l'on n'a brûlé de l'encens que pour répandre de bonnes odeurs dans l'église, il aurait suffi qu'on y eût fait mettre des cassolettes par qui que ce fût. Le pontife n'aurait pas été chargé d'encenser lui-même en cérémonie l'autel, comme on le voit dans les *Constitutions apostoliques*, dans le *Traité de la Hiérarchie ecclésiastique*, et dans saint Ambroise. Il ne se serait pas avisé de bénir cet encens ni de faire en l'offrant ces belles prières qu'on lit dans les plus anciennes liturgies de saint Jacques et de saint Chrysostome, et que l'Église grecque récite encore à présent.

Si les nouveaux baptisés n'avaient allumé leurs cierges que pour s'éclairer en allant des fonts à l'autel, pourquoi ne les aurait-on pas allumés en allant aux fonts, puisqu'il était déjà nuit? Les prêtres, les diacres, les parrains et les autres fidèles qui accompagnaient les nouveaux baptisés n'auraient-ils pas eu les mêmes raisons d'en allumer? Ce sont cependant les seuls nouveaux baptisés qui portent des cierges à la main, et certainement

sans en avoir besoin : car à cette veille solennelle il y avait un si grand nombre de lumières que les ténèbres de la nuit étaient changées en un jour brillant. M. de Vert l'a su; et c'est ce qui lui a fait dire qu'on n'allumait point de cierges pendant l'évangile, parce que le diacre voyait assez clair. Ces grands luminaires auraient-ils donc suffi pour lire, et non pas pour se conduire? M. de Vert aime mieux prendre ce parti que de reconnaître, avec les anciens Pères, que les cierges allumés au sortir des fonts sont un symbole qui montre aux nouveaux baptisés que par le baptême ils viennent de passer des ténèbres à la lumière. C'est là du mystique, M. de Vert ne s'en accommode point. Il semble même ne pas accorder des origines mystérieuses à l'institution des sacrements, comme on le peut voir en quelques endroits de son ouvrage...

Le vrai sens littéral et historique d'un écrit ou d'une cérémonie est celui que l'auteur ou l'instituteur a eu en vue, et c'est souvent un sens figuré, de symbole et de mystère...

Il y a des usages qui n'ont d'autres causes que la convenance et la commodité. Il ne faut point chercher d'autre raison de ce qu'on ne laisse point le missel sur l'autel du côté de l'épître au temps de l'offertoire, si ce n'est qu'il faut laisser ce côté libre pour tout ce qui est nécessaire pour l'oblation. On couvre de même le calice par précaution, et sans mystère, de peur qu'il n'y tombe quelque chose. Si le *Micrologue*, qui reconnaît cette raison, en ajoute d'autres mystérieuses, elles sont, comme de surcroît, de son fond plutôt que de l'Église.

Il y en a qui ont une double cause; une de commodité, l'autre de mystère. La première raison de la ceinture qu'on met sur l'aube est de l'empêcher de flotter et de traîner par terre; et cette raison physique n'empêche pas que l'Église, par les prières qu'elle fait dire aux prêtres, ne les détermine à prendre la ceinture comme un symbole de la pureté, saint Pierre nous ayant recommandé de nous ceindre spirituellement, *Succincti lumbos mentis vestrae*, etc. C'est ainsi encore que la fraction de l'hostie se fait naturellement pour imiter Jésus-Christ qui rompit le pain, et parce qu'il faut la distribuer : ce qui n'empêche pas que diverses Églises n'aient joint à cette fraction de l'hostie des vues spirituelles en divisant l'hostie en trois, en quatre ou en neuf parties.

Quelquefois à une cause physique de commodité ou de bien-séance qui a cessé, une raison symbolique a succédé et a fait conserver l'usage. Le manipule n'était originairement qu'un mouchoir, pour servir à ceux qui agissaient dans l'église et qui avaient besoin de s'essuyer. Il ne peut plus servir à un tel usage depuis six ou sept siècles; mais l'Église continue de le faire prendre, pour faire souvenir ses ministres qu'ils doivent travailler et souffrir pour mériter la récompense.

Il y a des usages qui n'ont jamais eu que des raisons de symbole et de mystère. Quelques personnes doutent que cela ait été ainsi dès l'origine; mais on sera facilement persuadé, si l'on considère que les premiers chrétiens avaient toujours en vue de s'éle-

ver vers le ciel, que tout devenait, pour ainsi dire, symbolique entre leurs mains; et que comme les sacrements n'ont été institués que sous des symboles, ils ont toujours été portés à spiritualiser toutes choses.

Saint Paul ne donne que des raisons mystérieuses de l'usage que les hommes doivent observer dans l'église, d'y prier la tête découverte; et les Pères de l'Église, qui expliquent les paroles de saint Paul, ne donnent de même que des raisons mystérieuses de cet usage. C'est aussi par mystère que, durant plusieurs siècles, on a revêtu les nouveaux baptisés d'une robe blanche... Si les premiers chrétiens se tournaient vers le soleil levant pour prier, c'est qu'ils regardaient l'Orient comme la figure de Jésus-Christ... Toutes les cérémonies qui précèdent le baptême sont autant de symboles mystérieux. Saint Ambroise, qui les explique dans le *Livre des Initiés ou des mystères*, dit qu'on fait tourner le catéchumène vers l'Occident pour marquer qu'il renonce aux œuvres de Satan et qu'il lui résiste en face; et il se tourne ensuite vers l'Orient, comme pour regarder Jésus-Christ la vraie lumière.

Rien n'est plus recommandé dans les quatre premiers siècles, que de prier debout le dimanche et tout le temps pascal. Tertulien dit que c'était une espèce de crime de prier à genoux en ce temps, aussi bien que de jeûner. Le premier concile général en fit une loi au 25^e canon. Saint Jérôme et saint Augustin, indépendamment de ce canon, qu'ils ont longtemps ignoré, ont toujours parlé de cet usage avec beaucoup de vénération. C'était une tradition qui avait force de loi, selon saint Jérôme; et saint Augustin doutait seulement si elle s'observait par toute la terre. Saint Hilaire et plusieurs autres anciens docteurs l'ont cru venir des apôtres. Or tous ces docteurs, aussi bien que saint Basile, saint Ambroise, les canons des conciles et tout ce qu'il y a d'anciens monuments, n'ont donné que des raisons mystérieuses de cette pratique, et quelle autre raison en effet pourrait-on en donner, si ce n'est que les fidèles ont voulu honorer la résurrection de Jésus-Christ et faire connaître par l'élévation de leur corps l'espérance qu'ils ont de participer à sa résurrection et à son ascension.

C'est donc s'éloigner de l'esprit et des vues des premiers Docteurs de l'Église, et travailler en pure perte, que d'employer son esprit à faire rejeter toutes les origines mystérieuses. L'Église au contraire souhaite que ses enfants s'appliquent à pénétrer les mystères que les cérémonies renferment. On lit dans les anciens sacramentaires cette oraison qui se dit tous les ans à la bénédiction des rameaux : *Faites, Seigneur, que les cœurs pieux de vos fidèles comprennent avec fruit ce que cette cérémonie désigne mystérieusement*; et c'est dans ces vues que les conciles ont ordonné aux prêtres d'apprendre et d'enseigner au peuple ce qu'il y a de mystérieux dans les cérémonies.